

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 8

Artikel: La route des moines blancs
Autor: Desbioles, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225700>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



LA ROUTE DES MOINES BLANCS

II

TA première propriété, en quittant l'Abbaye de Haut-Crêt, aujourd'hui inexisteante, est le « Champ de Portaz » ainsi dénommé parce que situé devant la porte du monastère. C'est de là qu'il faut admirer, un matin d'automne, le manoir de la Dausaz. Le soleil levant rend plus chaudes les teintes des vieux toits de briques, — teintes indéfinissables parce que si variées, — harmonisées admirablement à l'or des bouleaux et aux ocre de la forêt qui les domine.

La Dausaz était, à l'origine, une de ces nombreuses fermes (granges) édifiées par les laborieux moines blancs.

Elle fut acquise, au début du dix-septième siècle, par la famille de Joffrey de Vevey dont l'aisance matérielle permit d'agrandir assez rapidement ce domaine par l'acquisition de certaines pièces de terre dans les alentours et de construire les bâtiments tels qu'on les voit aujourd'hui. 1612 : telle est la plus ancienne date gravée sur le fronton d'une porte.

Le personnage le plus marquant de cette famille est André qui obtint de LL. EE le consentement d'ériger la Dausaz en seigneurie et prête quernet, en 1665, se reconnaissant seigneur vassal de Messieurs de Berne.

Bons princes, LL. EE. lui accordent, pour lui et pour ses fils, et pour leur divertissement, la permission de chasser sur ses propres terres et de pêcher dans le lit de la Broye, mais sous cette réserve que ce soit... sans excès...

En 1663, André de Joffrey avait acquis, en homme sans doute très sensible aux choses pieuses, la petite chapelle annexée au temple paroissial de Châtillens. Il y fit poser un pavé de pierre de taille et « accommoder » une fenêtre du côté d'orient. Mais voilà, les années passent, la fenêtre tombe, mal assujettie ou mal entretenue ; les paroissiens se plaignent ; le bailli doit s'en mêler. Il s'en prend au conseil de paroisse, puis à M. de Joffrey qui lui répond en ces termes :

« Il vous a plu, monseigneur, de me donner que le terme de 15 jours pour cet ouvrage. Je doute fort que je puisse le faire dans un si court espace. Il faut là des menuisié, vitrié, serrurié, masson ; on n'a pas ces ouvrié quand on veu et quand même ils promettent de rendre leur ouvrage fini dans un temps marqué, il est bien rare qu'il tienne parole. »

« Quand au froid qui entre dans l'Eglise, c'est

par la faute des assistants. Il n'a tenu qu'au Paroissien ou à leur marguillé de fermer les contrevents quand il était nécessaire. S'il ne l'ont pas fait c'est par pure malice et pour rendre ma conduite odieuse et ridicule. »

On le voit, ce n'est pas d'aujourd'hui que les choses ecclésiastiques provoquent des discussions.

La famille de Joffrey a fait de la Dausaz un séjour agréable. Le site, charmant et calme, regarde vers les Alpes de Gruyères... On entre dans la cour rectangulaire par le sud. A l'ouest est le grand bâtiment de ferme, au nord, la tour carree au toit élancé, à l'est l'habitation, peu modifiée depuis sa construction, inachevée par endroits, abandonnée dans certains de ses locaux. Architecture simple, sans doute, mais élégante. Sous les fenêtres, le grand jardin entouré de murs est flanqué dans les angles de deux tourelles rondes d'un charme prenant. Dans l'une d'elles, on peut encore lire ces inscriptions évocatrices du dix-septième siècle :

« C'est ici la Chapelle de Musique des quatres frères, Bons Parents et Meilleurs Amis.

« François de Gingins, seigneur du dit lieu et baron de Lasarraz... l'un des quatre frères.

« Philippe de Stavayer, seigneur de Bussi près Destavaye et de Forel dessus Lucens et conseiller de Mesières... l'un des 4 frères. »

(Les deux autres noms sont illisibles.)

La Chapelle de Musique. Peut-on appeler plus poétiquement ce refuge d'où s'envolèrent tant d'accords harmonieux et qui fut sans doute l'origine de ces fêtes réunissant toute la belle jeunesse de la contrée ? Jusqu'à la Révolution vaudoise



— peut-être encore après — on allait danser à la Dausaz. Dans la belle saison, la pelouse devant la tourelle, sous les bouleaux, s'épanouissait de fleurs vivantes, aux toilettes gracieuses. En hiver, on se donnait rendez-vous dans cette grande salle de l'étage, décorée de fresques enrubannées.

« Nous avons fait le dernier nouvel-an à la Dausaz — écrit la coquette Henriette en 1794 — nous avons ri, nous avons dansé toute la nuit et nous nous sommes seulement envenues à la maison comme il sonnait la première pour le sermon. »

S'arrêter un instant à la Dausaz ! Il suffit de cela pour que le site évoque cette jeunesse aux goûts et à la vie simples, qui savait danser, et, surtout, qui savait rire.

Jacques Desbiolles.

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

III

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES :
Administration du Conte
Pré-du-Marché, Lausanne



ON REPE DE BOUTSERI

NEIN tiâ l'autr'hî noutron caion, na pecheinte bîta que devesâai fêre dein les trâi ceint nonante à bas mot. Coumeint l'è la coutema tsi no, no z'ein invitâ à sepâ quauqu' vesins et lo régent. Mâ, vè lè quat'r hâore, la Luise, ma fenna, arrevè tot épouâria :

— Te ne sâ pas cein que no z'arrevè, Sami ? que mè fâ.

— Et quié ? Lo fû è-te ào lé ?

— L'è bin pî ! Lo régent l'a la grippa ; pâo pas veni !

— La balle affére ! On se passerâ de Ili...

— Po ître treize à trâbllia ! Jamé de la via !

— Mè foto dè cliau chimagrée. On vâo medzî assebin treize que quatoze.

— N'è pas question dè medzî... mâ te sâ prâo que dû qu'on è treize à trâbllia, ion dâi treize va passâ dein l'annâïe, asse sù què lo caion lâi a passâ vue ! Te faut allâ ào velâdzo querî quauqu'on ein plièce dâo régent...

Faut vo dere que noutron domaine, la Venguetaz, sè trâové à trâi quart d'hâore dâo velâdzo, ein amont dâo Crêt-Pelâ. Cein ne mè soressâi pas tant de décheindre, mâ la Luise n'ein volliâi pas démodré et pu mè su de qu'ein passeint porrî bâire trâi décis ài Balances. Sudan parti po trovâ on ami ein plièce dâo régent que fasâi faux-bond, aprî qu'on eut décidâ d'invitâ lo cousin Marc.

— Mâ, te sâ. Sami, que mè dit la Luise, n'amîn pas la couseen Jenny, cliau batoile que n'a jamâi botsi de cancanâ. Lo Marc, tot solet et pî l'è bon !

Vè dan trovâ lo cousin Marc. L'è sa fenna que m'a reçu.

— N'ein fê boutséri, couseen, et n'ein quauqu'z amis à sepâ... pâot-ître que Marc n'è pas prâi quauqu' part sta veillâ. Vo faut excusâ se su on pou tard...

— Cein ne fâ rein, Sami... que mè répond la Jenny, à l'avis que Marc l'arrevè et l'âi de dinse :

— No sein invitâ à sepâ tsi lo cousin Sami, on lâi vo allâ, qu'ein dis-to, Marc ?

— C'è que... on ne vâo pas vo dereindzî, couseen ; vo z'ai prâo su à fêre ice... Se Marc pâo venî, cein farâ l'affére...

— Baugro de maulhonnîto ! que mè répond ! Vo z'arâ lo toupet dè m'emmenâ m' n'hommo po sè goberdzi, et dè mè lessi tote soletta à l'hôtto !... Farâi biau vère !

Et le dit à Marc, que n'osâve pas pipâ on mot.

— D'ailleur, te sâ prâo que lo syndico daisse venî oue po l'affére de la misa dé bou...

Et m'a quasu fotu frou dâo pâilo.

Mâ bin fallu vêre quauqu'on d'autro. Su z'u vê le martsau, qu'a perdu sa fenna, lâi a quauqu' senannè et l'è invitâ. Mâ l'avâi dou tsévau à ferrâ et, ein mè bin remâcheint, m'a fê compeindre que ne poâvè pas venî. L'asseceu, que